



LIVRES

Reykjavik,
18 novembre.
De gauche à
droite : Grant
Nicol, Ragnar
Jónasson, Yrsa
Sigurdardóttir,
Lilja
Sigurdardóttir et
Quentin Bates.



Noir nordique Grande cousinade à Reykjavik



Par
**SABRINA
CHAMPENOIS**

Envoyée spéciale en Islande
Photos **HEIDA
HELGADÓTTIR**

«**A** dix minutes à pied du centre-ville», fanfaronne le site touristique. OK, mais alors en zappant le vent. En cette minovembre, Eole a pris le pouvoir à Reykjavik. Un coup d'Etat quasi permanent qui fait courber l'échine, incendie l'oreille et transforme la marche en trek. Seuls les cygnes, oies et autres goélands qui squattent le Tjörninn, le lac au cœur de la capitale islandaise, conservent grâce et dignité. L'humain, lui, arrive congelé et la tête à l'envers à la Nordic House.

Conçu et aménagé par le Finlandais Alvar Aalto, pape de «l'architecture organique» qui vise l'harmonie entre l'homme et la nature, ce beau rectangle dont le toit bleuté fait écho aux montagnes visibles à l'horizon, rassemble dans sa bibliothèque ultracosy et lumineuse, plus de 30 000 éléments (livres, journaux, vidéos) scandinaves. C'est là, entre bois et béton, que le festival Iceland Noir a tenu sa troisième édition. Au programme : une cinquantaine d'auteurs plus ou moins connus, locaux ou régionaux (suédois, norvégiens, danois, finlandais), des voisins écossais, à commencer par la patronne invitée d'hon-

neur Val McDerimid (lire page 45), des

Britanniques, un Américain, et des convertis tels le globe-trotter néo-zélandais Grant Nicol et le journaliste-traducteur anglais spécialiste de la pêche Quentin Bates qui situent leurs polars (non traduits en français) en Islande.

Anti-tour d'ivoire

Alors, c'est ballot. Le jour même où on s'est envolée pour Reykjavik, jeudi 17 novembre, Arnaldur Indridason a décollé, lui... pour les Boreales de Caen. Mais bon, le pape du polar nordique est dans toutes les têtes, à Iceland Noir. Dans la nôtre, indridasonienne forcenée, et celles des organisateurs du raout. Ils sont cinq, tous écrivains, et unanimes : «Grâce à Arnaldur, être auteur de romans noirs est devenu quelque chose de respectable.» Yrsa Sigurdardóttir, 53 ans, «reine» du polar islandais (publiée en France par Actes Sud) : «Quand je suis passée à ce genre, après avoir écrit des romans pour la jeunesse, on m'a ri au nez, dit que c'était un suicide. Désormais, ça passe beaucoup mieux.» Lilja Sigurdardóttir (qui sera traduite en France au printemps chez Métailié, éditeur d'Indridason) tempore : «On continue tout de même à nous regarder de haut, on reste un genre mineur par rapport à "la littérature". Du coup, on forme une communauté qui se serre les coudes, il n'y a pas de compétition entre nous, on se

dit que plus chacun sera lu, plus il y aura de chances pour que le public s'intéresse au polar en général.» Yrsa : «Il paraît que c'est tout l'inverse chez les auteurs de romans à l'eau de rose ou même les poètes, avec beaucoup plus de coups de poignard dans le dos.» Et toute l'équipe organisatrice de se gondoler.

Un rassemblement pour se tenir chaud les uns les autres, auteurs et aficionados : voilà l'état d'esprit d'Iceland Noir. L'affaire est de fait intime, voire confidentielle (les grincheux diraient obscure), elle nous avait d'ailleurs échappé jusqu'à cette invitation venue via le traducteur d'Indridason en France, Eric Boury. Et pour cause : si la planète pulule de festivals de polar, celui-ci est étonnamment récent au vu du succès de la «nouvelle vague nordique» qui ne mollit pas depuis l'entame des années 2000. Le modèle économique, ric-rac, joue entre sponsors locaux et entrée payante – «on réussit tout juste à ne pas perdre d'argent». Mais un vrai parti pris est aussi à l'œuvre, anti-tour d'ivoire, auteurs sur un piédestal et public passif-admiratif. Le polar a beau être une affaire (un filon ?) que l'Islande surveille de près, comme l'atteste le colloque universitaire international qui a eu lieu la veille (avec des conférences comme «Noirceur et ténacité : la littérature française fin de siècle et le roman noir nordique», waow), se prendre au sérieux est clairement rédhibitoire pour la

bande de potes d'Iceland Noir. Le co-organisateur Grant Nicol, boule à zéro et tee-shirt des Clash, qui a animé une table ronde sur le thème du juron avec avalanche de «fuck» à la clé : «Ici, n'importe qui peut faire connaissance avec un auteur.» Plumes comme lecteurs, tout le monde est badgé, ça facilite les choses, et aucun filtre type attaché de com-nounou ne vient gripper l'aimable fluidité. La capacité de la salle de conférences (150 places) accentue le côté cousinade qu'a ontologiquement la société islandaise, ces 331 000 âmes réparties sur 103 000 km² (la densité la plus faible d'Europe avec 3,2 habitants par kilomètre carré), toutes génétiquement liées de près ou de loin.

Effervescence

Ce fonctionnement conforte l'image d'un pays en plein *work in progress* démocratique depuis la crise financière de 2008, avec remise en cause de la caste dominante-dirigeante par la société civile. La «révolution des casseroles» a fait long feu, le Parti pirate a plafonné à 14,5% de suffrages aux législatives du 29 octobre, et l'éparpillement des voix implique un gouvernement de coalition que droite comme gauche peinent à mettre en place. Il demeure que les choses bougent, que la passivité prend ici clairement le pas sur le renoncement. Toute chose dont se réjouit Lawrence Lessig dans une interview accordée à l'excellent



hebdo gratuit *The Reykjavik Grapevine*. Intellectuel révérend, prof de droit constitutionnel et de la propriété intellectuelle à Harvard, (p)artisan de la « culture libre » et d'une approche libertaire d'Internet, Lessig a tenté en vain de se présenter à la primaire démocrate de 2016 qui a finalement désigné Hillary Clinton. Dans la foulée, il est parti s'aérer... en Islande, il y vit ces temps-ci en famille, pour six mois. A ses yeux, l'effervescence démocratique en cours à Reykjavik est exemplaire: *« Bien sûr, le nombre restreint d'habitants facilite le processus. Mais je pense qu'il pourrait être appliqué à des populations plus larges, par exemple à partir d'un échantillon de citoyens. »*

Le parallèle avec la politique, les organisateurs d'Iceland Noir ne le font pas, ne prétendent pas changer la donne, plutôt enfoncer le clou comme on profite d'un vent porteur. Utiliser la donne crise/contestation dans leurs romans? Oui, mais alors comme décor plus qu'élément moteur de la narration. Suggérer plutôt qu'assener, en somme. C'est raccord avec les qualités « atmosphériques » de la production nordique: même Stieg Larsson (*Millenium*), qui a pourtant fait son miel des turpitudes historico-politico-économiques du système suédois, instillait une mélancolie qui faisait la soudure avec le grand bluesman humaniste qu'était Henning Mankell.

Sans doute que dans le cas islandais, la lassitude face au casse-tête joue aussi. Mais l'issue est peut-être en vue: samedi, Katrín Jakobsdóttir a fait faux bond. Spécialiste du polar, cette exégète d'Indridason devait animer une table ronde au Harpa, le sublime centre de congrès et lieu de concerts en verre et acier avec vue sur le port. Oui mais voilà, « Katrín », 40 ans, se double d'une figure des Verts, ministre de l'Éducation, de la Culture et des Sciences depuis 2009, et se trouve au cœur des tractations en cours. *« Que diable peut-il y avoir de plus important au monde que participer à Iceland Noir? »,* a plaisanté l'écrivain Ragnar Johansson, remplaçant au pied levé. *Eh bien, elle essaie de former le*

prochain gouvernement islandais et pourrait bien devenir Première ministre. L'hypothèse suscite une réjouissance inversement proportionnelle à l'écœurement généré par Trump: le 45^e président des États-Unis a traversé le festival en chat noir, bardé d'un tombereau de tares qu'aucun auteur n'oserait réunir pour un seul personnage: *« ultranarcissique », « instable », « xénophobe », « nationaliste », « misogynne », « agresseur sexuel »...*

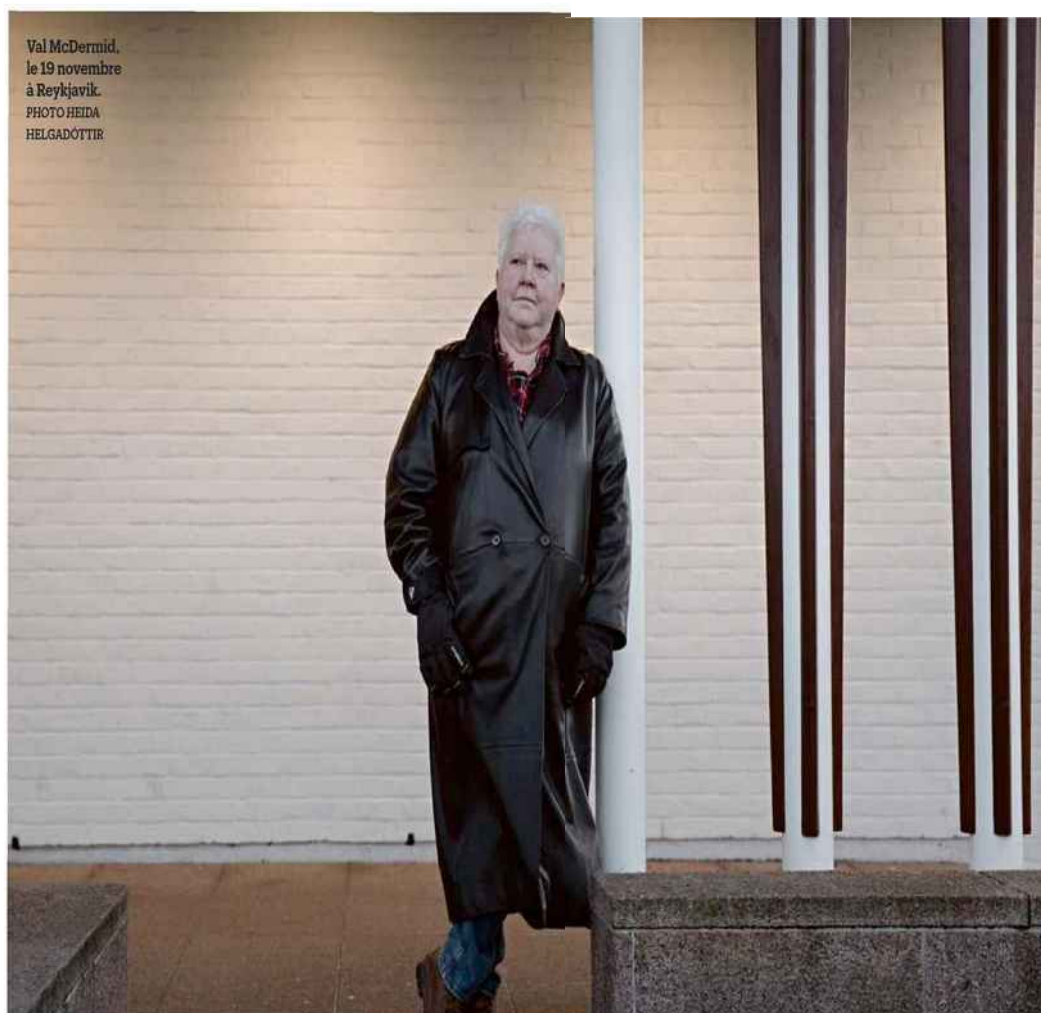
Responsabilités

A rebours, la défense des minorités, femmes, homosexuels, immigrés s'impose comme le terrain de prédilection en cours. C'est par exemple l'émergente Islan-

daise installée en Norvège Hildur Sif Thorarensen, qui construit ces temps-ci un personnage de prostituée. C'est la Britannique Barbara Nadel (inédite en France) qui situe l'une de ses séries à Istanbul et s'inquiète d'Erdoğan (*« le maître de l'imprévisibilité »*). Dans une autre veine, elle dénonce la féroce gentrification à l'œuvre à Londres. Son prochain livre mettra en scène des jeunes femmes radicalisées. C'est aussi la dénonciation de la violence policière par l'Italienne Valentina Giambanco (Albin Michel), installée à Londres mais qui situe ses romans à Seattle. C'est encore le plaidoyer vibrant de l'Anglaise Helen Cadbury (inédite en français), origi-

naire des Midlands, en faveur d'un engagement résolu et assumé (*« Pour moi, prendre position est un devoir, je m'inquiète, je suis en colère et je tiens à le dire [...] . On peut faire passer ses opinions par les personnages; mais bon, la pensée magique a ses limites et le roman permet de résoudre des situations qui, dans la réalité, restent un sac de nœuds. »*)

Prendre ses responsabilités: c'est aussi ce que fait la délicieuse Lilja Sigurdardóttir. 42 ans, dramaturge, elle s'est lancée dans le polar avec un héros masculin *« pour m'assurer plus de lecteurs »*, elle ose dans son second roman une lesbienne, balance en souriant: *« Je suis la seule dans le village! »* ◆



Val McDermid,
le 19 novembre
à Reykjavik.
PHOTO HEIDA
HELGADÓTTIR